

Raretés des Indes ou Codex canadensis **Dessiner le nouveau monde**

François-Marc Gagnon

Numéro 110, été 2012

Nouveau coup d'oeil sur les arts en Nouvelle-France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67593ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, F.-M. (2012). *Raretés des Indes ou Codex canadensis* : dessiner le nouveau monde. *Cap-aux-Diamants*, (110), 17–19.

RARETÉS DES INDES OU CODEX CANADENSIS DESSINER LE NOUVEAU MONDE

par François-Marc Gagnon

Le Gilcrease Museum, à Tulsa, en Oklahoma, possède un magnifique manuscrit qui ne peut que nous intéresser ici au Québec, puisqu'il décrit par l'image les Premières Nations, la flore et la faune (mammifères, oiseaux et poissons) telles qu'on pouvait les connaître à la fin du XVII^e siècle. Le baron Marc de Villiers, qui fut le premier à en proposer une édition en fac-similé, en 1930, le baptisa *Codex canadiensis* (sic), bien qu'il porte clairement écrit sur la tranche de sa reliure, *Raretés des Indes*. Il est vrai que cela levait toute équivoque sur les « Indes » dont il était ici question. Il s'agissait des « Indes occidentales », et donc de l'Amérique, du Nouveau Monde. Et, de fait, il existe, cette fois conservé à la Bibliothèque nationale à Paris, un manuscrit que de Villiers ne connaissait pas, et qui s'intitulait *Histoire naturelle des Indes occidentales* et qui paraît, au moins pour les plantes et les animaux, traiter exactement du même sujet, et parfois même dans le même ordre. Ce nouveau manuscrit signé seulement des initiales M. L. N. P. a fini par être attribué à un singulier jésuite du XVII^e siècle, le père Louis Nicolas (on peut en effet probablement interpréter ces initiales comme messire Louis Nicolas, prêtre). Les *Relations des Jésuites* le mentionnent à quelques reprises, mais toujours un peu rapidement. On sait par des documents étudiés par Guy Tremblay, historien aujourd'hui rattaché aux Affaires culturelles du Nouveau-Brunswick, que Louis Nicolas n'avait pas toujours donné satisfaction à ses supérieurs. On s'était plaint de son mauvais caractère, de ses vantardises et de ses excentricités. Pensez donc, il s'était mis en tête



Raretés des Indes, « Sauvage de la nation outaouais », p. 6. (Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma, États-Unis).

de dompter des ours à la résidence des pères à Sillery et avait formé le projet de montrer ces bêtes au roi à son retour en France! Quoi qu'il en soit, il avait un goût pour l'histoire naturelle et pour l'ethno-

logie. Il est même l'auteur d'une *Grammaire algonquine* récemment publiée par Diane Daviault, professeure en ethnolinguistique à l'Université du Québec à Chicoutimi.



Raretés des Indes, animaux d'amphibie, folio 109, p.37. (Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma, États-Unis).

On ne sait pas positivement s'il a été l'auteur des dessins du *Codex canadensis*. Les quelques rares schémas qu'il dessine dans son *Histoire naturelle* sont bien pauvres en comparaison avec les fines illustrations, parfois rehaussées de couleurs, du *Codex*. De toute façon, si ce n'est pas Louis Nicolas qui a fait les dessins du *Codex*, son auteur n'a pu que travailler sous sa direction ou sous son inspiration directe. Pour simplifier, nous parlerons donc de Louis Nicolas comme l'auteur des dessins du *Codex*. La question que nous aimerions soulever dans cet article touche les conditions concrètes de la production de ces dessins. Comment leur auteur avait-il procédé pour les faire? Avait-il observé la nature, fait des notations sur place, voire même s'était inspiré, au moins pour les oiseaux, comme John James Audubon l'avait fait deux siècles plus tard, de spé-

cimens tués à la chasse? Sur les oiseaux, son témoignage est intéressant. Il écrit en effet, au début de la section sur les oiseaux dans son *Histoire naturelle*, ce qui suit :

« C'est avec bien de la passion [ardeur] que je souhaiterais d'avoir ici un peu de ce beau génie et un peu de cette forte idée avec laquelle on dit que les bons peintres, les philosophes et les poètes naissent. Ou bien plutôt, je voudrais bien avoir été assez heureux pour avoir profondément imprimé dans mon imagination toutes les agréables mélanges des figures [formes] et des plumages que j'ai remarqués dans une infinie variété de très beaux oiseaux qu'on voit, et sur la mer et sur les lacs, sur les rivières et sur la terre, et enfin sur les arbres de l'Amérique. Je ferais un des plus agréables tableaux qu'on puisse imaginer (folio 129). »

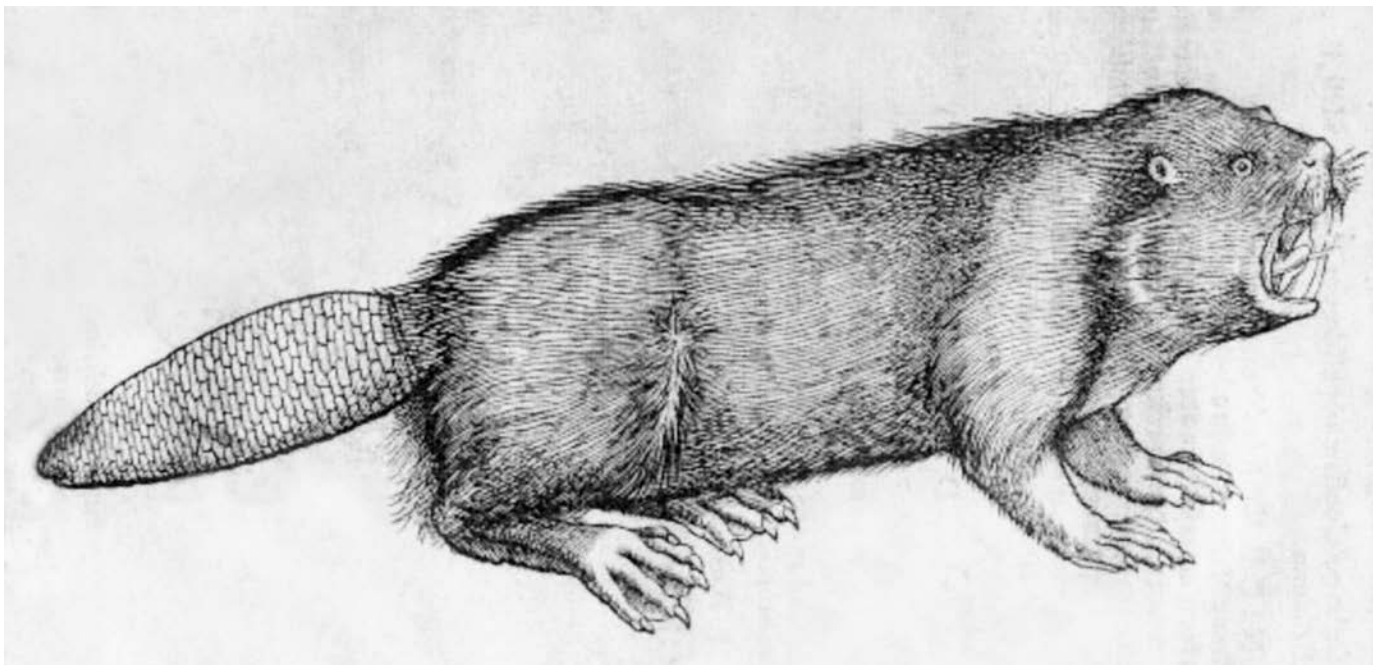
Singulier système si l'on y songe! Ce que Nicolas aurait souhaité avoir, c'est la faculté d'imprimer dans son esprit, comme sur une tablette de cire, les formes et les « plumages », entendons leurs couleurs, je suppose, des oiseaux du Nouveau Monde pour être capable ensuite, à partir de ces images mentales, d'en faire d'« agréables tableaux ». Entre l'oiseau perçu dans la nature et sa représentation graphique, Nicolas postule la présence d'une image mentale, mémorisable ou, en tout cas, assez vive pour servir de modèle à son dessin. Il semble se référer à la psychologie ancienne qui postulait que nous formions, à partir de nos perceptions, des *espèces sensibles* qui s'imprimaient dans l'imagination. « Les choses sont en l'âme non par essence mais par leur espèce », aurait dit Aristote au livre III de son *Traité de l'âme*. Pour Aristote, en effet, il paraissait évident que « ce n'est pas la pierre qui se trouve dans l'âme, mais sa forme » (431b28). Et, par ailleurs, comme l'expliquait Jackie Pigeaud, dans son texte de présentation au *Problème XXX* du même Aristote : « Le coup de génie de la réflexion aristotélicienne a été de marquer le lien entre une humeur particu-

lière et un trope spécifique, la métaphore. Ce sont les mélancoliques qui sont essentiellement poètes... » (p. 53). Louis Nicolas ne le disait pas explicitement, mais le « beau génie » qu'il rêvait d'avoir pour mener à bien sa tâche l'aurait probablement rendu mélancolique.

À vrai dire, les « espèces sensibles » qu'il n'était peut-être pas arrivé à imprimer dans son esprit l'étaient dans les livres et spécialement dans un livre dont il nomme l'auteur tout en déclarant un peu hypocritement qu'il fait partie d'une liste de « trente écrivains dans lesquels je n'ai rien trouvé de ce que j'ai avancé » (folio 46). Cet auteur est le fameux naturaliste suisse Conrad Gessner (1516-1565), qui a écrit une *Historia plantarum* vers 1565 et une *Historia animalium*, publiée à Frankfort, de 1551 à 1587. On trouve en particulier dans ce dernier ouvrage, en quatre tomes, la source de la majorité de ses représentations de mammifères, d'oiseaux et de poissons. Quant à ses représentations d'« Indiens », elles prennent appui pour la plupart sur les mauvaises gravures d'*Historiae canadensis seu Novae-Franciae Libri Decem* du père François Du Creux (1596-1666), ouvrage publié à Paris chez Mabre-Cramoisy, en 1664.



François Ducreux. *Historiae Canadensis seu Novae Franciae libri decem*. Paris, Mabre-Cramoisy, 1664 (planche IV). (Coll. privée).



Conrard Gesner. *Historia animalium*. Frankfurt, 1551-1587. (Coll. privée).

Si on met en parallèle le « Sauvage de la nation outaouaks » de la page 6 du *Codex canadensis*, par exemple, avec la planche IV du livre de Du Creux, on constatera une dérivation évidente de l'une à l'autre image. La seule originalité de l'image du *Codex* tient dans les accessoires : la longue « pipe » et le « sac à pétun », sans parler du soleil tatoué sur la poitrine de l'« Indien ». J'oubliais... Nicolas avait débarrassé son Outaouais de la mante à l'antique dont le graveur de Du Creux avait cru devoir affubler son « sauvage ».

Certaines pages consacrées à l'ethnologie semblent moins dérivatives. Ainsi, à la page 22, il déclare avoir fait la « figure d'une femme prise a la guerre a qui on avoit arraché avec les dans [dents] toutes les ongles Je lay veue brulé dans le bour de toniotogéhaga durant six [dix?] pendant lesquelles on lescorcha a petit feu elle fut mangée en partie par les Iroquois et par leurs chiens ». On imagine que le témoin d'une pareille scène n'est pas près de l'oublier et l'a imprimée profondément dans sa mémoire. Faudrait-il généraliser et avancer que les dessins des pages 19 à 22 représentant les moyens de transport, les habi-

tations, les sacrifices et la mort sont plus spontanés et faits sur le motif? Pas vraiment. Ainsi, ce qu'il appelle ses f[igures] 35, 36 et 37 dans le bas de la page 21 viennent toutes de deux gravures dans Du Creux des pages 22 et 70. On pourrait faire une démonstration analogue pour la partie consacrée aux animaux. Ne donnons qu'un exemple. À la page 37 du *Codex*, Nicolas a représenté ce qu'il appelait des « animaux d'amphibie » (folio 109), à savoir la loutre, le castor et deux espèces de phoques. Or, toutes ces figures s'inspirent directement de Gessner. Le fait que les figures sont orientées de la même façon militent d'ailleurs en faveur de l'idée que Nicolas s'inspire directement de Gessner ou à une autre source inspirée par Gesner. Quand un graveur s'inspire d'un dessin, il renverse l'image en l'imprimant. Au contraire, si un artiste dessine à partir d'une gravure, il oriente sa figure de la même manière.

Nous sommes donc loin du dessin d'après nature, voire même d'Audubon peignant ses oiseaux morts au cou tordu. Il faut nous détacher de ce modèle hérité des impressionnistes de la peinture en plein air, de la pein-

ture sur le motif, pour comprendre la nature véritable des figures du *Codex canadensis*. Nicolas n'a pas pratiqué le pleinairisme. Revenu en France, avec son Gessner sous les yeux ou l'ouvrage de Du Creux, son confrère jésuite, il a fait ses images en souhaitant « avoir ici un peu de ce beau génie et un peu de cette forte idée avec laquelle on dit que les bons peintres, les philosophes et les poètes naissent ». Cela n'enlève rien à la qualité de cet album de dessins ni surtout à son importance pour l'histoire des sciences et des arts au Canada du XVII^e siècle. ■

François-Marc Gagnon est professeur à la retraite de l'Université Concordia.

Pour en savoir plus :

Diane Daviault. *L'Algonquin au XVII^e siècle. Une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquienne du père Louis Nicolas*. Chicoutimi, Les Presses de l'Université du Québec en collaboration avec la Fondation de l'UQAC, 1994, 542 p.

François-Marc Gagnon, Nancy Senior et Réal Ouellet. *The Codex Canadensis and the Writings of Louis Nicolas*. Montréal et Kingston, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma et McGill-Queen's University Press, 2011, 555 p.